

Victor Hugo et la langue

Actes du colloque de Cerisy, 2-12 août 2002

Textes réunis par Florence Naugrette
et présentés par Guy Rosa

Ouvrage publié en 2005 aux éditions Bréal avec le concours du Centre national du livre et de l'Université Paris7, reproduit avec la gracieuse autorisation de l'éditeur et l'accord du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle

© Editions Bréal 2005 et Université Paris-Diderot-Paris 7

Mot d'esprit et forme brève dans l'œuvre de Victor Hugo¹

FRANÇOISE SYLVOS

Pour Michel Tournier

Les rapports de Victor Hugo au peuple obéissent à une progression: parole sur le peuple, parole au peuple, parole du peuple par délégation². L'histoire du mot d'esprit dans l'œuvre hugolienne s'intègre à ce principe graduel. Les mots d'esprit mondains de *Choses vues* contemporains de la monarchie de Juillet contrastent en effet avec l'engagement révolutionnaire du mot d'esprit qui se fait jour dans les mêmes textes à partir de 1848, et dans les œuvres ultérieures. Parallèlement, on passe de la cruauté de l'esprit mondain aux vertus de la pointe engagée au service d'une cause. Dans *Choses vues*, la recherche et l'apologie de la brièveté, la fascination du collectionneur de bons mots pour les noces scandaleuses de l'esprit tendancieux et de l'intelligence sont propres à dissoudre une vision simpliste de Hugo, tantôt chevalier sous la bannière du Bien, tantôt montagne ou colosse, toujours supposé porté aux formes et aux idées généreuses. La propension de l'auteur à un rire noir et grimaçant montre pourtant déjà dans *Han d'Islande* ou *L'Homme qui rit* les limites de cette appréciation. Maglia, le rire, l'une des quatre identités du moi hugolien, s'incarne dans les fragments dramatiques et resurgit, anonyme, dans les fragments de *Choses vues*. Pourtant, le rire et ses éclats ne conduisent pas nécessairement à une vision partielle des êtres et des choses dont on ne retiendrait que « petits faits cocasses »³. Dans

1. Je remercie Florence Naugrette, Guy Rosa, Jean-Claude Fizaine, Véronique Dufief dont les suggestions ont enrichi cet article.

2. Voir Ludmila Charles-Wurtz, *Poétique du Sujet lyrique*, Champion, « Romantisme et Modernités », 1998, *passim* et en particulier p. 694.

3. Guy Rosa, Carine Trévisan, Caroline Raineri, Jean-Claude Nabet, Notice générale de *Choses vues – Journal de ce que j'apprends chaque jour*, in Victor Hugo, *Œuvres complètes*, Laffont, « Bouquins », 1987, vol. « Histoire », p. 1424.

les *Choses vues*, les traits d'humour sont autant de croquis d'un moment de l'Histoire et finissent par constituer une véritable fresque de l'époque contemporaine sondée au quotidien. Là, cette impression de cohérence doit beaucoup au travail de l'éditeur⁴ ; mais elle est propre à Hugo dans *Napoléon-le-Petit*. Ici, la pointe qui souvent clôt le paragraphe rétablit l'exactitude d'une langue dévoyée et gauchie par un pouvoir usurpateur⁵. Comme l'ironie, le *mot* vise la vérité. Son étude dans ces deux ensembles très différents mettra en relief les points communs de son usage.

Une poétique du mot d'esprit s'y fait jour comme un art de la liberté. Il s'émancipe des règles du bon goût et du contexte aristocratique dans lequel s'est développé le bel esprit sous l'Ancien Régime. Ici pas plus que dans l'ensemble de l'œuvre hugolienne il n'y a de solution de continuité entre l'idéologie et l'esthétique. Mais si la brièveté est classique⁶ et si la pointe est, depuis ses origines, un luxe du discours et un art raffiné réservé à quelques-uns, Hugo en renouvelle le goût et en élargit le spectre sociopoétique, recueillant indifféremment les « pierres précieuses tombées du haut de la tribune », les mots du peuple, les siens propres, ou bien encore les saillies des politiciens. *Les Misérables* plus tard et *La Légende des Siècles* s'orientent plus nettement vers une reconnaissance de l'esprit populaire.

Mots d'esprit, formes brèves : définitions et cohérences

Caractérisé par une extrême condensation, le trait d'esprit n'est pas nécessairement comique. Il dénote seulement un sens aigu de l'à-propos ou la capacité à concentrer en une formule l'essence d'une situation. Ainsi la phrase de Louis-Philippe à la reine, alors qu'ils fuient Paris en février 1848 – « Vous avez cent ans. » – saisit-elle la brusque accélération du temps imprimée à l'histoire par la révolution. Et la soudaine métamorphose des êtres. Un tel « changement à vue » peut tenir à l'échange intempestif des positions. Le dîner de Guizot

4. *Choses vues* est un texte « à géométrie variable » dont la reconstitution et la mise en ordre incombent à l'éditeur et influent sur la lecture de l'ensemble (*Notice générale*, ouv. cité, p. 1416).

5. Voir la présentation du volume « Histoire » par Sheila Gaudon (*ibid.*, p. XII).

6. Alors que la discontinuité est moderne comme l'atteste la réception souvent négative des œuvres de La Rochefoucauld et de La Bruyère (Alain Montandon, *Les Formes brèves*, Hachette Supérieur, « Contours littéraires », p. 6).

sera mangé par son successeur ; tel personnage historique monte l'échelle sociale qu'un autre descend :

Hier 2 mai, passant rue de Rivoli, je vis le comte Daru dans la malle-poste de Cherbourg. Il avait sa casquette de voyage enfoncée sur les yeux et l'air soucieux. Dix minutes après, rue de Valois, je vis passer M. Etienne Arago dans un colimaçon des plus élégants traîné par des chevaux gris. Il était ganté de jaune, cravaté de blanc et avait l'air épanoui d'un homme qui est dans le premier mois de sa première voiture.

Le contraste est saisissant mais le narrateur ne le souligne pas ni n'en conclut rien. Au lecteur de tirer la leçon de deux petits faits dont le rapprochement caractérise les temps de révolution. Mais l'anecdote se lie à la réflexion du Roi et les deux fragments, grains de poussière de l'histoire, inclinent ensemble vers le thème moral éternel des revers de fortune. Le mot d'esprit a le pouvoir de révéler. Le déguisement de Louis-Philippe en fuite fait éclater *a posteriori* l'essence du régime moribond : « On lui apporta une redingote et un chapeau rond. Au bout d'un instant, il n'y avait plus qu'un vieux bourgeois⁷. »

Ces propos laconiques ne sont pas spécialement drôles et le travestissement du monarque a quelque chose de tragi-comique, mais ils proposent une analyse historique d'une grande lucidité. Tout est donc d'une part dans la pertinence et dans l'acuité ingénieuse⁸, d'autre part dans la condensation qui laisse quelque chose à faire aux lecteurs.

Libération du goût et choc de la vérité

Loin de n'accorder à la langue qu'un rôle instrumental et polémique, Hugo la place au cœur de son combat pour la vérité et engage les jeux d'esprit à la rétablir. Au dévoiement de la langue par le régime impérial s'opposent deux pratiques verbales, le mot d'esprit et l'ironie, omniprésents dans *Napoléon le Petit*. Hugo y a souvent recours à la pointe, trait brillant couronnant une période, dont la forme repose tantôt sur la surprise, tantôt sur la répétition ou sur la comparaison. Or lui-même souligne que le Tiers-Etat s'est emparé du mot d'esprit, jadis essentiellement aristocratique. « [...] La liberté donne de l'esprit (et avec lui l'égalité), et avoir de l'esprit donne la

7. *Choses vues*, [La Fuite du Roi et des Ministres], éd. citée, p. 1017 et 1019.

8. La formule est d'Alain Montandon, ouv. cité, p. 121.

liberté », disait Jean-Paul⁹ ; Hugo de se ressaisir de ce symbole de la liberté d'expression, art né de la tribune, en citant un jeu de mots prononcé durant la Révolution française :

Là on a entendu de ces interruptions farouches : – Ah çà ! vous, s'écrie un orateur de la Convention, est-ce que vous allez me couper la parole aujourd'hui ? – Oui, répond une voix, et le cou demain !¹⁰

Le choix d'un mot anonyme recueilli de « la bouche ouverte de l'esprit humain » – périphrase définissant la tribune que Napoléon le Petit a bâillonnée – est volontaire. L'époque révolutionnaire est un nouveau point de départ pour le mot d'esprit qui n'est plus l'apanage de la mondanité mais le fruit d'une parole libérée émanant aussi bien de la classe politique que du peuple. Moderne par nature, l'essence du mot d'esprit participe de la rencontre hasardeuse, du « choc », et produit « l'étincelle » de la vérité – nous citons toujours le passage de *Napoléon le Petit* consacré à la défunte tribune. Autant de vertus qui correspondent à la conception romantique et moderne de l'art et de la littérature. Le mot d'esprit appartient aux hommes comme à un hasard artiste et prophète que l'on croirait dirigé par la main de Dieu. N'oublions pas que « la fiente de l'esprit qui vole » tombe du ciel, que le mot « esprit » a un double sens et que « Jésus-Christ a fait un calembour sur Saint-Pierre »¹¹ capable de changer du tout au tout le cours du monde¹². A propos du lapsus signifiant d'un maire qui veut officialiser les noces de mademoiselle Droit et de Monsieur Tordu – en lieu et place de Drouet et Tordeux –, *Choses vues* renouvelle l'hommage rendu aux *rencontres* de l'esprit. Volontaires ou involontaires, elles créent un choc productif : « Souvent les bêtises ont un sens¹³. »

« Le hasard, la contingence et les événements fortuits cessent de l'être à un regard supérieur¹⁴. » L'idée que le signifiant et ses transformations ne sont jamais tout à fait arbitraires explique que Hugo remotive fréquemment le nom propre et qu'il trouve « fâcheux

9. *Ibid.*, p. 125.

10. *Napoléon le Petit*, éd. citée, vol. « Histoire », p. 89.

11. *Les Misérables*, I, 3, 7 ; éd. citée, vol. « Roman II », p. 108.

12. « Et notez que ce calembour de Cléopâtre a précédé la bataille d'Actium, et que, sans lui, personne ne se souviendrait de la ville de Toryne, nom grec qui signifie cuillère à pot. » (*ibid.*).

13. Journal de ce que j'apprends chaque jour, *Choses vues*, éd. citée, p. 604.

14. Alain Montandon à propos du Witz selon Jean-Paul Richter (*Les Formes brèves*, ouv. cité, p. 125).

d'avoir de certains mots dans son nom »¹⁵. Lui-même ne cesse de transformer le sien et d'inscrire sa signature dans son œuvre¹⁶. L'annomination est engagée dans le combat pour la vérité que livre Hugo dans *Napoléon le Petit*. Elle est également l'un des instruments de toutes les satires qui, dans *Choses vues*, font tomber les masques.

Dans le pamphlet de 1852, la langue est non seulement un instrument mais aussi un enjeu essentiel, une institution de portée idéologique non négligeable dans les débats répercutés par la presse. Louis-Napoléon Bonaparte et ses adeptes, manipulant la langue française afin d'attiser la peur des rouges, ont créé à l'usage des esprits crédules « des espèces de dictionnaires où chacune des expressions dont se servaient les orateurs et les écrivains de la démocratie se trouvait immédiatement traduite »¹⁷. Ainsi sont dénaturés les principaux concepts républicains :

– Humanité, lisez : Férocité ; – Bien-être universel, lisez : Bouleversement ; – République, lisez : Terrorisme ; – Socialisme, lisez : Pillage ; Fraternité, lisez Massacre ; – Evangile, lisez : Mort aux riches¹⁸.

La perversion du vocabulaire politique n'a d'égale qu'une autre manœuvre de la propagande, dévoyant l'usage poétique des sonorités. C'est non seulement aux unités de première articulation du langage, dotées de sens, mais également aux unités de seconde articulation que fait appel le camp bonapartiste, tout en détournant à son usage les pouvoirs harmoniques de la poésie. La propagande napoléonienne croit ainsi usurper les fonctions du poète :

Ces meneurs, rompus aux pratiques et aux manœuvres, exploitaient le mot « la Montagne » avec succès ; ils agitaient à propos cet effrayant et magnifique souvenir. Avec ces lettres de l'alphabet, groupées en syllabes et accentuées convenablement : – démagogie, – Montagnards, – partageux, – communistes, – rouges – , ils faisaient passer des lueurs devant les yeux des niais¹⁹.

15. *Le Temps présent*, *Choses vues*, éd. citée, p. 1012.

16. On connaît les métamorphoses de son patronyme dans ses dessins et dans son oeuvre (« Hugo tête d'aigle » est l'un de ses avatars dans *La Légende des Siècles*).

17. *Napoléon le Petit*, éd. citée, p. 31.

18. *Ibid.*

19. *Ibid.*

Non content de dénoncer le détournement de la langue et des pouvoirs du Verbe au profit d'un méfait, Hugo riposte en décrétant nul et non avenu l'arbitraire du nom propre. Fauteur d'incongruités langagières, le nouvel appareil politique promet les « alliances de mots les plus inouïes » et les « cacophonies les plus intrépides »²⁰. Le prince Troplong, le duc Maupas ou le marquis Leboeuf constituent des alliances verbales dissonantes, en vertu de l'incompatibilité entre les titres et les noms bourgeois auxquels Hugo redonne leur sens trivial. L'annomination ou remotivation du nom propre est une faute de goût selon le code classique qui, définissant la hiérarchie entre les mots d'esprit, édicte des interdits propres à la France²¹. Ces interdits disqualifient l'humour sur le nom propre et sur l'apparence physique. Dans *Napoléon le Petit*, le poète rompt à nouveau avec le bon ton à propos de Fontanes, traduit par *Faciuntasinos*²². Cette liberté à l'égard des codes de l'esprit et de la bienséance appelle trois constatations. Tout d'abord, la variation du procédé à l'intérieur de la catégorie « remotivation du nom propre » témoigne d'une créativité poétique sans pareille dans le domaine du mot d'esprit dont le macaronisme « *faciuntasinos* » n'est qu'un exemple parmi d'autres²³. Ensuite, cette infraction à l'esthétique traditionnelle relève d'une intention littéraire et politique hautement proclamée par Victor Hugo comme le montrera un bref détour par le poème « Réponse à un acte d'accusation ». Parmi tous les mots, c'est aussi au mot d'esprit que Victor Hugo met un « bonnet rouge ». Il n'y a « Plus de mot sénateur ! plus de mot roturier ! » et le « démagogue horrible » pend en transgressant les codes du bon goût français « La lettre aristocrate à la lanterne esprit »²⁴. L'esprit, le comique, se libèrent de leur carcan, le *bon goût*²⁵, terme mis en italiques dès la préface de *Cromwell*, et la

20. *Ibid.*, p. 34.

21. Emile Souriau, *Revue d'Esthétique*, 1965, p. 27 cité dans B. Dupriez, *Gradus, Les Procédés littéraires*, 10/18, 1984, p. 147.

22. *Napoléon le Petit*, éd. citée, p. 34.

23. Florence Naugrette a souligné cette richesse à propos de *La Légende des Siècles* : « On se persuadera en revanche de la variété stylistique des pointes hugoliennes en repérant leur adéquation avec les principales catégories de la pointe simple relevées par Gracian. » (« Chutes et Pointes dans les *Petites Epopées* », *La Légende des siècles de Victor Hugo. Les sombres assonances de l'histoire*, textes réunis par José-Luis Diaz, SEDES, 2001, p. 163).

24. « Réponse à un Acte d'Accusation », *Les Contemplations*, I, 7 ; éd. citée, vol. « Poésie I », p. 265 et 266.

25. *Préface de Cromwell, Critique*, éd. cit. vol. « Critique », p. 4.

verve populaire²⁶ a droit de cité dans les notes journalières d'un Hugo qui fait flèche de tout bois : « Tout est la même flèche et frappe au même but²⁷. »

La transgression du savoir-vivre consistant à remotiver un nom propre n'obéit pas seulement à une évolution du goût, mais aussi à la nécessité d'ajuster la langue de l'esprit à son objet, le mot à la chose : inutile de fourbir des armes nobles contre des adversaires infâmes ; à une époque basse, correspond une langue basse : « Parlons un peu la langue du Bas-Empire. Elle sied au sujet²⁸. »

Approprier le mot d'esprit à son objet, c'est aussi s'emparer des armes de son adversaire et les retourner contre lui. Le recours aux mêmes techniques n'enlève rien à la profondeur d'une réflexion qui s'amorce à l'occasion du crime, mais qui le dépasse. Pas plus que le fragment n'est synonyme d'incohérence, les jeux d'esprit ne sont un renoncement à penser. « La tache blanche qui s'aplatit sur le rocher n'empêche pas l'aigle de planer²⁹. » Ainsi, le jeu de mots présent dans la phrase : « Parlons un peu la langue du Bas-Empire. Elle sied au sujet » donne un sens nouveau à cette dénomination historique. Hugo travaille à même le corps des mots, qu'ailleurs il comparait à des animaux ou à des chimères³⁰, désolidarisant l'adjectif et le nom qui forment dans l'usage courant un tout organique et ne prennent sens que mutuellement. « Bas », terme historique, acquiert désormais un sens moral ; « Empire » ne désigne plus alors seulement l'Antiquité tardive, mais aussi l'époque contemporaine de Louis-Napoléon Bonaparte. Pour Hugo, l'adjectif bas, dans le vocable Bas-Empire, a toujours revêtu et revêtira toujours une dimension éthique comme le montrent la préface de *Cromwell*³¹ et *La Légende des Siècles*. Mais le

26. Hugo ne confond pas trivialité et popularité. Il montre à propos de Frédéric Lemaître échouant à faire rire le peuple par un mot déplacé que ce dernier est meilleur public qu'on ne le croit.

27. « Réponse à un Acte d'Accusation », éd. citée, p. 266.

28. *Napoléon le Petit*, éd. citée, p. 34.

29. A propos du calembour, « fiente de l'esprit qui vole » (Tholomyès dans *Les Misérables*, *ibid.*).

30. Les mots sont pour Hugo des animaux et des chimères comme le montrent les comparaisons entre participe et hyène, entre verbe et hydre d'anarchie présentes dans « Réponse à un Acte d'Accusation » (*Les Contemplations*, I, 7 ; éd. citée, p. 267).

31. L'Empire finissant y est désigné comme un moribond, grand corps en putréfaction (Préface de *Cromwell*, éd. citée, p. 8) – sa fertilité de « fumier » sur lequel est enté le Moyen Age s'estompe après le coup d'Etat au profit d'une vision plus nettement négative.

présent historique confirme cette analyse et recharge négativement l'adjectif. En comparant aujourd'hui avec le passé, Hugo constate la stagnation et la répétition à l'œuvre, en dépit du progrès. Ainsi, le mot d'esprit révèle l'ampleur d'une réflexion qui réinvestit le présent dans une vision philosophique et critique de l'Histoire.

Les jeux de langage visent, de façon plus immédiate, à prendre en défaut les adversaires politiques et à faire éclater la vérité. La définition humoristique y contribue. Ainsi, les imbéciles composent selon Hugo « la partie saine du corps législatif »³². Non-sens apparent, la contradiction entre « imbéciles » et « saine » communique le sentiment de l'absurde. Pourtant, la logique de l'assertion étonne. A tout prendre en effet, les imbéciles sont moins coupables que les coquins ou les « meneurs » qui les épouvantent. La force de la pique tient donc au règne de l'absurde devenu ordre et loi du chaos politique. De la première traduction – « imbéciles » égale « partie la plus saine du corps législatif » – découle une seconde traduction (ordre dictatorial égale chaos), d'où une troisième traduction : liberté égale ordre. La traduction redonne sens à des mots que Louis-Napoléon Bonaparte et ses partisans avaient eux-mêmes auparavant retournés comme des gants. Victor Hugo dénonce ce travestissement de la vérité et tient exactement le même discours que dans « Réponse à un acte d'accusation », sur la nécessité d'employer le mot juste :

Ceci étant donné que le dictionnaire de l'Académie n'existe plus, qu'il fait nuit en plein midi, qu'un chat ne s'appelle plus un chat et que Baroque ne s'appelle plus un fripon, que la justice est une chimère, que l'histoire est un rêve, que le prince d'Orange est un gueux et le duc d'Albe un juste, que Louis-Napoléon Bonaparte est identique à Napoléon le Grand, que ceux qui ont violé la Constitution sont des sauveurs et que ceux qui l'ont défendue sont des brigands, en un mot que l'honnêteté humaine est morte, soit ! alors j'admire ce gouvernement³³.

La traduction des noms propres a changé dans le monde à l'envers impérial. Hugo renoue ici avec une figure privilégiée de la satire, l'adynaton. Sous l'apparence de la prétériorité et en rappelant l'ancienne définition de ses personnages, le pamphlet renvoie à leur vraie nature. Par ailleurs, il s'empresse de dissiper la confusion et de remettre à l'endroit les idées du lecteur grâce à une pointe qui tient

32. *Napoléon le Petit*, éd. citée, p. 31.

33. *Ibid.*, p. 42.

tout à la fois de la remotivation et du mot-valise : « Oui, paysan, ils sont deux, le grand et le petit, l'illustre et l'infâme, Napoléon et Naboléon !³⁴ » Jusqu'ici, l'ironie parlait comme convenu « la langue du Bas-Empire » : c'est dire qu'elle citait à contrecœur et s'affublait d'un masque cynique. La drôlerie un peu fruste du jeu de mots conclusif, dissout, à la pointe épaisse du calembour³⁵ – gourdin de l'esprit qui vole –, toute ambiguïté. La dissociation et l'usage de cette forme d'esprit que Victor Hugo n'appréciait pas particulièrement³⁶ ont d'abord un but pédagogique. Le succès de Louis-Napoléon Bonaparte s'explique en partie, aux dires de l'auteur et des historiens contemporains, par la crédulité d'une portion de l'électorat persuadée que le premier empereur et le second ne faisaient qu'un. Puis, en créant « Naboléon », Hugo tente une nouvelle fois de déchaîner les pouvoirs du mot :

Mets un mot sur un homme, et l'homme frissonnant
Sèche et meurt, pénétré par la force profonde [...]
Le mot dévore et rien ne résiste à sa dent³⁷.

Le raccourci et le mot-valise sont les personnifications rhétoriques de l'essence que « Naboléon » est censé désigner : la petitesse du personnage éponyme. Enfin, le néologisme peut passer pour une contre-offensive et l'on voit bien que le retournement des armes de l'adversaire est, dans le pamphlet, une stratégie longuement mûrie. Hugo déshabille plus loin un autre épouvantail, le mot « parlementarisme » forgé pour les besoins de l'offensive anti-républicaine. Louis-Napoléon Bonaparte traduit « tribune » par « parlementarisme ». Victor Hugo s'indigne et raille :

Que dites-vous de parlementarisme ? Parlementarisme me plaît.
Parlementarisme est une perle. Voilà le dictionnaire enrichi. Cet académicien de coup d'état³⁸ fait des mots. Au fait on n'est pas

34. *Ibid.*, p. 43.

35. « Calembour est souvent employé au sens large d'équivoque (Paul Bénac, Robert) et désigne alors quantité de procédés comme l'à-peu-près, la syllepse, le mot-valise, etc. (Angenot). Preminger y range même l'antanaclase, la paronomase et l'astéisme, parce qu'ils ont un but comique [...]. » (B. Dupriez, *Gradus*, ouv. cité, p. 102)

36. « Loin de moi l'insulte au calembour ! Je l'honore dans la proportion de ses mérites ; rien de plus. » (*Les Misérables*, éd. citée, *ibid.*)

37. « Réponse à un acte d'accusation », éd. citée, *ibid.*

38. Hugo n'emploie jamais dans *Napoléon le Petit* la majuscule pour désigner l'Etat, alors qu'il lui arrive de le faire ailleurs.

barbare pour ne pas semer de temps en temps un barbarisme. Lui aussi est un semeur ; cela germe dans la cervelle des niais. [...] Parleментарisme est une trouvaille. Je donne ma voix à M. Louis Bonaparte pour le premier fauteuil vacant à l'Institut. Comment donc ! mais il faut encourager la néologie ! cet homme sort du charnier, cet homme sort de la morgue, cet homme a les mains fumantes comme un boucher, il se gratte l'oreille, sourit et invente des vocables comme Julie d'Angennes. Il marie l'esprit de l'hôtel de Rambouillet à l'hôtel de Montfaucon. C'est rare. Nous voterons pour lui tous les deux, n'est-ce pas, monsieur de Montalembert ?³⁹

Comme disait le poète quelques années plus tôt, « quel lugubre métier que le rire⁴⁰ ! ». Le rire peut-il en effet sonner juste alors que l'on exécute des passants le rire au fusil ? Depuis *Han d'Islande* et l'image ricanante du bourreau, les repères du risible et de l'horrible, du comique et du déplorable ne sont plus aussi stables qu'autrefois, d'où la raillerie mordante qui travestit Badinguet en précieuse ridicule. L'élitisme salonnard de la néologie – dont Hugo se fait parfois le secrétaire dans *Choses vues* – doit s'incliner devant la créativité langagière d'un mot d'esprit qui ne craint plus de faire appel aux formules énergiques du peuple et du calembour. Le feu de la forge napoléonienne pâlit devant la créativité hugolienne comme dans *La Légende des Siècles* la sauterelle diabolique devant le soleil divin. Nouvelle riposte, Hugo joue de la paronymie, confondant la luxure et le lucre d'une cour qui, presque impériale, se prépare à jouir de son triomphe : « L'argent, et avec l'argent, l'orgie [...]»⁴¹.

Tout un pan de *Choses vues* a été rédigé avant *Napoléon le Petit*, mais le pamphlet contre ce qui sera bientôt l'Empire a le grand avantage de fonder en théorie l'usage du mot d'esprit. Il le fonde historiquement dans une nouvelle origine, la Révolution, lui donnant une assise sociale élargie qui nécessite de recueillir non seulement les mots des individus, mais aussi les saillies d'une assemblée, les traits de l'opinion anonyme, l'esprit de la rue comme celui des ruelles. *Napoléon le Petit* atteste la dimension à la fois esthétique et morale du mot d'esprit dont le choc étincelant produit ou rétablit la vérité. Jusqu'à la révolution, ce choc fécond sert beaucoup l'art du portrait et grave les traits mondains de la monarchie de Juillet à l'eau-forte des bons mots célèbres. Là, le choix de la forme brève et de l'anecdote est

39. *Napoléon le Petit*, éd. citée, p. 95.

40. Journal de ce que j'apprends chaque Jour, éd. citée, p. 619.

41. *Napoléon le Petit*, éd. citée, p. 21.

proportionné à une histoire mineure. La coïncidence étroite entre mots et choses est d'ailleurs soulignée par l'auteur lui-même : « J'écris avec les mots que les choses me jettent⁴². »

Eloge de la brièveté

Qu'un ensemble en bonne partie constitué de mots d'esprit ait pu s'intituler « Choses »⁴³ prouve une coïncidence du Verbe au vécu, dans la vision et dans l'affabulation mêmes. Depuis que les fonctions représentatives de Hugo sont prépondérantes et qu'il entend dans les rangs politiques tant de discours mensongers ou vains, il réaffirme sa quête de la vérité : « République, c'est bien. Tâchons que le mot n'empêche pas la chose⁴⁴. » Le même désir de fidélité du langage à la vie et à l'histoire anime l'auteur dans les deux textes. La vision décapante qu'offrent les jeux de mots mondains réhabilite la vérité au même titre que les pointes républicaines mais les bons sentiments sont, dans ce cas, exclus. Comprenant leur propre commentaire, certaines des notes éparses de *Choses vues* livrent un assaut en règle à la longueur des romans et des discours. Ces pièces où il se délasse et s'exerce tout à la fois, comme un peintre en ses croquis⁴⁵, sont prétexte à dénigrer la longueur : « M. Troplong a parlé et bien parlé pour la mise en accusation. Seulement il a justifié son nom⁴⁶. »

A la tribune plus qu'ailleurs, la concision est de règle pour des raisons tenant aux conditions matérielles de l'énoncé et de sa réception immédiate. En citant les bons mots de certains auteurs, Hugo bouleverse la hiérarchie des genres et, par un effet de carnaval littéraire, met la forme brève au-dessus de tout :

Les bons mots de Madame de Staël valent souvent mieux que ses livres. En voici un qui est remarquable, quoique trop absolu : – *Otez d'un espagnol ce qu'il a de bon, vous faites un portugais*⁴⁷.

42. Victor Hugo, *Lettres à un ami*, texte présenté et commenté par Jean Gaudon, 2 volumes, Imprimerie nationale, « Lettres françaises », 1985, t. II, p. 390, cité par Sheila Gaudon in éd. citée, vol. « Histoire », p. IX.

43. Le titre est bien de Hugo mais désignait à l'origine un fragment d'*Océan (Notice générale*, éd. citée, p. 1415).

44. Le Temps présent, *Choses vues*, éd. citée, p. 1043.

45. « *Nulla dies sine linea*, dicebat pictor Appelles. » (*Journal de ce que j'apprends chaque jour* [1846], éd. citée, p. 614).

46. *Ibid.*, p. 637 [1847].

47. *Ibid.*, p. 612 [1846].

Aussi un auteur médiocre, Casimir Bonjour, peut-il être fort spirituel dans la brièveté : « Ce mot vaut mieux que toutes ses comédies »⁴⁸, décrète Hugo au sujet d'un autre mot par réduction. Eloge de la forme brève par elle-même, *Choses vues* expose l'envers de la création hugolienne dont l'ampleur est par trop proverbiale. Réussir dans la concision semble ce qu'il y a de plus ardu : « M. de Saint-Aulaire me disait : – *Pour admettre qu'un homme a du talent, il me faut un livre*. Je lui ai répondu : – *Il me suffit d'un quatrain*⁴⁹. »

Si Hugo prise tant l'art des petits riens, n'est-ce pas que le fragmentaire, environné par le blanc, engage la plus âpre des luttes avec le néant ?

Sunt verba et voces, pratereaue nihil.
Ce sont des mots, des mots, des paroles, puis rien⁵⁰.

Aussi Hugo se moque-t-il des phraseurs et s'avère-t-il collectionneur des « fusées » passées ou présentes, littéraires ou populaires, de mots de femmes, de jeunes filles, d'enfants ou de vieillards. Son œuvre quotidienne est un florilège dans lequel ses propres mots sont distancés par des italiques, au même titre que les paroles de quiconque. Ses jeux de mots procèdent d'un dialogue vif et animé avec les grands esprits de tous les temps. Voltaire prend, d'outre-tombe, la défense de Hugo attaqué par Proudhon :

Proudhon affirme quelque part que « le socialisme (comme Proudhon l'entend) brûlera les livres de V. Hugo ». Je charge Voltaire de la réplique : « Le public aime surtout les livres brûlés. » *Voltaire, Dictionnaire encyclopédique*⁵¹.

Et ne semble-t-il pas que Hugo calque la forme de l'un des mots de Madame de Staël cité plus haut lorsqu'il cultive l'art de la définition par soustraction ?

De Madrolle ôtez Rolle. – Il reste Mad. – Fort bien.
De Rolle ôtez crétin. Que vous reste-t-il ? – Rien⁵².

48. *Ibid.*, p. 621 [1847].

49. *Ibid.*, p. 663 [1848].

50. *Le Temps présent* I jusqu'en 1844, *Choses vues*, éd. citée, p. 803.

51. *Le Temps présent* III, 1848, novembre-décembre, *Ibid.*, p. 1315.

52. *Journal de ce que j'apprends chaque jour*, *Choses vues*, éd. citée, p. 628 [1847].

La soustraction qui réduit l'être à sa quintessence n'est qu'un cas particulier des raccourcis issus de l'esprit tendancieux.

Le contraste est frappant entre les jeux complices de la période précédant l'exil et les mots solitaires de l'exilé qui, à partir de 1852, s'oriente surtout vers l'aphorisme et les pensées. La manne quotidienne de la Chambre ou de l'Assemblée, de l'Académie et des conversations parisiennes lui offre davantage à glaner et un stimulant sans pareil⁵³ auquel suppléera durant l'exil le dialogue avec les grands esprits des temps jadis. Hugo a transcrit bien des échanges spirituels datant de la décennie qui précéda l'exil. Souvent, ses jeux de mots sont déclenchés par ceux qu'il recueille, l'esprit fusant en cascade. Ainsi des deux épigrammes qu'échangent Lamartine et Hugo lors de l'élection d'Ampère. Son patronyme, combiné avec celui d'un autre candidat, Empis, donne lieu dans les notes journalières de Hugo à de multiples et insistantes variations ludiques, contrepêt⁵⁴, mot-valise⁵⁵ ou annomination. A l'épigramme de Lamartine répond celle de Hugo :

C'est un état peu prospère
D'aller d'Empis en Ampère ;
Je lui ai répondu par le même huissier :
Mais le destin serait pis
D'aller d'Ampère en Empis.

Dans le *Journal de ce que j'apprends chaque jour* et dans *Faits contemporains*, le goût pour les jeux avec le nom propre ne se dément donc pas et l'on ne résistera pas pour s'en convaincre à un dernier exemple des plus savoureux. A la chambre des pairs, Hugo donne la réplique au prince de la Moskowa à propos d'un certain Dubouchage :

– Qu'y a-t-il ? [demande Hugo]
– Dubouchage parle. [répond le prince de la Moskowa]
– De quoi ?
Du nez.

53. « Le *Witz* est esprit de sociabilité absolue. » (Frédéric Schlegel, cité par Alain Montandon, *ouv. cité*, p. 126)

54. « Après M. Empis, voici M. Ampère. J'ai dit à Ségur : Je ne sais pas si cela Empisse ni si cela ampère, mais je suis sûr que cela empire. » (Ibid., p. 625)

55. « J'ai dit à l'Académie (on causait candidats) : - Je ne veux pas d'Ampère, parce qu'il commence comme Empis et finit comme Leclère, vous avez fondu vos deux candidats du mois passé dans un. » (Ibid., p. 627)

Combinée avec la remotivation, l'équivoque sémantique liée à l'usage de la préposition « de » est le pivot de cette réponse astucieuse.

La disparité des attaques

L'extension chronologique des notes recueillies dans *Choses vues* de 1846 à la fin de l'exil et la rupture de 1851 contribuent à la différenciation des formes de l'esprit. Nonobstant la récurrence des jeux sur la remotivation du nom propre que l'auteur n'a de cesse d'approprier à son objet, on apprécie en parcourant le recueil l'étourdissante diversité de la forme brève et des jeux de l'esprit : l'anecdote, l'épigramme – qui n'est souvent « qu'un bon mot de deux rimes orné »⁵⁶, le portrait, les bouts-rimés, la maxime, l'aphorisme. *Choses vues* réunit bien des avatars de la forme brève. On pourrait dire de Hugo, comme Pascal Quignard de La Bruyère, qu'il excelle dans la « disparité des attaques »⁵⁷. Dans *Choses vues*, le statut du jeu de mots n'est pas uniforme. Selon les époques et selon que Hugo en est ou non l'auteur, ce qui d'ailleurs n'est pas toujours aisé à établir, mais aussi selon que les auteurs sont en vie ou non, l'interprétation du *mot* n'est pas la même. Les mots spirituels qu'il prononce en public ont le même statut que ceux des personnages qu'il dépeint. Ici, le *mot* est inséparable du genre de la scène historique croquée sur le vif. Il n'en va pas ainsi des aphorismes et des maximes qu'il réserve aux futurs lecteurs de ses pensées. Pour ludiques qu'ils soient, les aphorismes revêtent un tour plus universel et plus philosophique. Enfin, lorsque Hugo cite, il brille, et comme témoin de son époque, et par le choix des citations. Le mélange de pensées détachées et de citations – de Madame de Sévigné, de Madame de Montespan, de Voltaire, de Mirabeau – marque la réactivation et la rénovation d'un héritage classique.

Anecdote et chute

Les deux premiers recueils de *Choses vues*, le *Journal de ce que j'apprends chaque Jour* et *Fait contemporains*, sont placés sous le sceau de la petite histoire. Hugo dévoile ici ses coulisses, avec un art

56. M. Despréaux, cité par Alain Montandon, ouv. cité, p. 17.

57. Cité par Alain Montandon, *ibid.*, p. 84.

qui n'est pas sans rappeler celui de Saint-Simon. Le mémorialiste est d'ailleurs mentionné lors d'une anecdote. Hugo faillit en 1834 être arrêté comme saint-simonien pour avoir traversé Paris un volume des *Mémoires* sous le bras⁵⁸. Ce clin d'œil signe l'appartenance de *Choses vues* aux champs voisins du journal⁵⁹ et des mémoires dont le blanc interstitiel accentue ici la déconstruction intrinsèque et toute moderne. Chateaubriand, sur un mode évidemment moins discontinu, s'était inscrit dans cette tradition et, de ce point de vue, l'anecdote sur le cerveau de Talleyrand finissant dans les égouts n'est peut-être pas sans rapports avec le célèbre mot de Napoléon recueilli dans le tome IV des *Mémoires d'Outre-Tombe* et qualifiant Talleyrand de « merde dans un bas de soie ».

La petite Histoire révèle les coups d'éclats, les secrets et les faiblesses des grands hommes ; mais à forme courte, idées longues. L'anecdote est significative, qu'elle soit révélatrice d'un caractère ou qu'elle donne à penser. La réplique de M. Ingres – « Moi ? J'aime mieux une borne⁶⁰. » – à un malheureux sculpteur qui lui demandait un avis sur son œuvre est révélatrice du mauvais caractère du peintre, incarnant la cruelle mais décapante intransigeance du génie. La vérité fait-elle bon ménage avec la bonté ? Ce trait cruel nous apprend que non. L'anecdote et la phrase citée servent un portrait qui appelle une réflexion sur les relations entre l'art et la vérité, entre vérité et bonté. Ailleurs, l'anecdote contient une lecture de l'Histoire en abrégé. C'est le futur empereur Louis-Napoléon Bonaparte passant en carrosse :

Le peuple regardait à peine. Des gens en blouse criaient : *Vive la République !* Un enfant criait : *Vive l'empereur !* Une vieille femme lui dit : - Attends donc qu'il ait fait quelque chose !⁶¹

Dans cette histoire d'une extrême simplicité, sans péripéties ni intrigue secondaire, la voix de la foule est un bruit incohérent, révélateur d'une opinion divisée, cette division n'étant pas sans liens avec l'ambiguïté du personnage acclamé. Sur ce bruit de fond se détache la voix d'un individu avisé. La parole de la vieille femme

58. « Je me souviens qu'à l'époque des émeutes de 1834, je passais devant un poste de garde nationale ayant sous le bras un volume des *Mémoires* du duc de Saint-Simon. J'ai été signalé comme saint-simonien, et j'ai failli être massacré. » (*Le Temps présent I, jusqu'en 1844, Choses vues*, éd. citée, p. 794)

59. « Le journal intime peut être lui aussi un espace de prédilection pour la forme brève. » (Alain Montandon, *ouv. cité*, p. 8)

60. *Le Temps présent I - Jusqu'en 1844, Choses vues*, éd. citée, p. 822.

61. *Le Temps présent IV, 1850*, *ibid.*, p. 1220.

incarne la sagesse populaire ; elle ne se paie pas de mots mais juge à partir des actes. Dans les deux anecdotes précédentes, une citation clôt le récit bref. Quoiqu'il ne comporte pas de jeu sur le signifiant, le mot de la fin acquiert la valeur d'une chute inattendue qui crée un saut qualitatif en faveur de la vérité ou du bon sens.

Mot d'esprit et portrait

Les mots créés et recueillis durant la monarchie de Juillet dépeignent globalement une élite, qu'ils émanent de femmes élégantes, d'hommes politiques, de littérateurs, de juges ou d'écrivains. Le mot d'esprit est à lui seul un art du portrait à double détente, dans cette galerie d'hommes et de femmes célèbres que l'on peut reconstituer en parcourant *Choses vues*. Le genre d'esprit d'un personnage en dit autant sur lui-même que sur la cible du mot. Hugo se plaît à collectionner d'impitoyables et cruels mots de femmes qui sont autant d'instantanés de leur victime et de leur auteur.

C'est Madame Gay diagnostiquant l'érotomanie de Madame de Castellane : « Elle ne peut pas donner un sou à un pauvre sans tâcher de le rendre amoureux d'elle⁶². »

C'est Esther Guimont déclarant à propos de Rachel alors qu'elle était enceinte : « Elle me fait l'effet d'une ficelle où il y a un nœud⁶³. »

C'est une comtesse cinglant le petit Louis Blanc qui, malgré sa taille, s'était enhardi à s'agenouiller au pied de ses jupes et à les soulever légèrement : « Ah ! monsieur Louis Blanc, si c'est pour vous cacher, je veux bien. Pour autre chose, jamais⁶⁴. »

C'est Madame de Genlis critiquant dans son portrait de Louis-Philippe, qui, enfant, avait été son élève, un règne perçu par Hugo comme fade et mesquin. Elle joue, à propos du monarque, sur le double sens de l'adjectif « libéral » : « Libéral, tant qu'on voudra ; généreux, non⁶⁵. »

C'est encore un extrait de la conversation entre mesdames Gay et Gail parachevant le portrait de Salvandy dans l'une de ces définitions par soustraction qu'affectionne tant Hugo : « Ah mais, ma chère, dit-elle à M^{me} Gail, votre petit jeune homme est plein de ridicules. Il faut

62. Journal de ce que j'apprends chaque Jour, éd. citée, p. 629 [1847].

63. *Ibid.*, p. 635.

64. *Ibid.*, p. 663.

65. *Ibid.*, p. 670.

le corriger. – Grand Dieu, s'écrie M^{me} Gail, ne lui ôtez pas ça ! Qu'est-ce qui lui restera ? Et puis c'est par là qu'il arrivera⁶⁶. »

Portraits faits comme le dit Hugo, « de main de maîtresse »⁶⁷. Du reste, les exemples ne manquent pas dans l'ordre de la cruauté masculine. Hugo introduit dans son florilège la réplique mordante de Rossini à une princesse russe tannée par le soleil et admirative des blanches épaules parisiennes à laquelle il lance : « – Vous avez raison, Madame, [dit-il ;] vous voyez la différence du satin de Paris au cuir de Russie⁶⁸. » La note dévoile la fascination de Hugo pour l'alliance foudroyante de l'agressivité et de l'intelligence.

Epigrammes, énigmes et bouts-rimés

Associé au portrait, le mot d'esprit projette dans le passé et ramène vers les temps modernes : la brièveté est classique, la miniature est un genre désuet mais les mémoires fragmentaires ont ceci de moderne qu'ils sont, discontinus, des lambeaux. La sépia colore ces portraits de la monarchie de Juillet qui ont quelque chose d'un autre temps. De même, la vie sociale et littéraire à laquelle prend part Hugo avec, souvent, une certaine distance, est marquée par les pratiques de jadis. L'aphorisme voisine avec l'énigme lorsque le pronom indéfini est complété après coup : « Ce qui fait la beauté d'un rosier fait la laideur d'une femme, avoir beaucoup de boutons⁶⁹. »

On pourrait aisément transposer cet aphorisme – qui repose sur une syllepse de sens – à la forme interrogative et ainsi le changer en devinette. L'épigramme et les bouts-rimés⁷⁰ sont encore de mise dans l'entourage du poète qui affectionne les quolibets et les « calembours », un terme dont il se sert indifféremment pour désigner tous les jeux de l'esprit. C'est probablement à Léonie Biard que Hugo dédie ce quintil en avril 1847 :

66. *Faits contemporains*, éd. citée, p. 685.

67. *Journal de ce que j'apprends chaque Jour*, Choses vues, éd. citée, p. 665 [1848].

68. *Le Temps présent I* jusqu'en 1844, Choses vues, éd. citée, p. 856.

69. *Journal de ce que j'apprends chaque Jour*, *ibid.*, p. 630 [1847].

70. « Hier soir, nous avons joué aux bouts-rimés. On m'a donné ces quatre rimes : - coloquinte – périgourdin – quinte – gourdin. J'ai fait ce quatrain féroce :

O vieux J. , je préfère à votre coloquinte
Le grouin délicat du porc périgourdin,
Et lorsque vous toussiez, j'applaudis à la quinte,
Que je voudrais aider à grands coups de gourdin.
(*ibid.*, p. 621).

Quoique les noirs ne soient pas blonds,
 Eux et moi nous nous ressemblons,
 Et sous le sens la chose tombe :
 Ils ont pour maîtres des colons,
 J'ai pour maîtresse une colombe⁷¹.

L'astuce épigrammatique repose sur la comparaison hardie, sur la galante analogie entre le poète amoureux et un esclave, sur l'équivoque du mot « maîtresse » et sur l'alternance de rimes variant par la seule finale consonantique. On est loin ici, alors que ce mot est rédigé au moment de discussions houleuses sur la condition des noirs, de l'engagement et du politique : la forme comme les comparaisons semblent en décalage avec l'actualité et avec la question des droits de l'homme. L'Histoire devient une simple toile de fond pour *private joke*.

Hugo excelle pourtant dans l'épigramme satirique comme l'atteste à l'automne 1848 cette pointe en antithèse:

Philosophe, tu te demandes,
 D'où vient, dans nos tristes partis,
 Quand les hommes sont si petits,
 Que les sottises soient si grandes !

Il se plaît surtout à citer les courtes pièces satiriques circulant, souvent anonymement, dans les assemblées ou dans la rue et dont la longueur varie généralement de un à quatre vers. La sépia des mots-portraits fait alors place aux mots tricolores :

On se passait sur les bancs le quatrain que voici sur la lithographie d'un vieux député fort laid et fort bête appelé M. Méaulle et qui est représentant de Rennes.
 Cette lithographie est pleine
 Du portrait d'un vieux homme à l'ineptie enclin.
 On lit au bas : Ille et Vilaine.
 On devrait lire : Il est vilain⁷².

Les calembours circulant sous le manteau, versifiés ou non, sont les signes d'une politique en pleine effervescence : la circulation et l'échange représentant, pour Hugo comme pour Balzac, un gage de santé et de vie. Comment se propage le ridicule, c'est ce que retrace

71. *Ibid.*, p. 628.

72. *Le Temps présent* III, 1848, p. 1111.

l'anecdote sur Louis Blanc, contraint à demander un petit banc pour être à la hauteur de la tribune : le soir même, au théâtre, le mot « *Donnez-moi un petit blanc* » est sur toutes les lèvres⁷³. 1848 fait émerger une autre source pour le collectionneur de bons mots : la verve populaire. Hugo, qui recueille les slogans⁷⁴, les « pierres précieuses » de la tribune et les « bruits de la montagne »⁷⁵, juge la poésie satirique et révolutionnaire digne d'entrer au panthéon des jeux d'esprit.

L'esprit peuple

En 1848, la présence de la parole populaire dans *Choses vues*, accentuée durant la Seconde République, fait preuve chez le poète et tribun d'une curiosité universelle. L'intérêt du représentant politique pour les discours des orateurs improvisés et les propos de gamins reflète la volonté d'être, dans la rue, à l'écoute de ses contemporains. Elle se double d'une autre intention : glaner dans le champ « resserré » de l'anecdote⁷⁶. Enregistrant à ses heures perdues les propos non consignés dans *Le Moniteur* ou les rumeurs qui agitent les bancs de l'Assemblée nationale, Hugo réhabilite les faits minimes. Du petit fait et de la petite histoire aux paroles des petits, des humbles et des parias, il n'y a pas loin, comme l'a montré Claude Millet à propos des « petites épopées ».

Poésie et jeux de l'esprit se touchent. Le dicton « Femme de marin, femme de chagrin », disposé par Hugo sous la forme d'un distique repose sur la répétition et sur la paronymie⁷⁷. La langue populaire porte en elle le sens poétique des correspondances. C'est ainsi que se font écho deux fragments sur la mer, le premier identifiant la meilleure proue de navire à un soc de charrue, le second relevant l'expression « *tremblement de mer* » employée par les marins⁷⁸. Dans

73. *Ibid.*, p. 1037.

74. Par exemple, en 1847, « plus de cochons et moins de prêtres », un slogan anticlérical repris à O'Connor, chef des chartistes anglais (*Journal de ce que j'apprends chaque Jour*, *Choses vues*, éd. citée, p. 644).

75. *Le Temps présent IV*, 1849, éd. citée, p. 1210.

76. Cette définition de l'anecdote par Voltaire est citée par Alain Montandon (*Les Formes brèves*, ouv. cité, p. 98).

77. Rapporté par le neveu d'un amiral et cité dans *Journal de ce que j'apprends chaque jour*, *Choses vues*, p. 628 [1847].

78. « Il y a eu à Gênes le 18 une de ces tempêtes effrayantes et singulières que les marins appellent tremblements de mer. » (*ibid.*, p. 619 [1846])

un tout autre registre, la riposte de Fieschi, coupable d'une tentative d'assassinat contre Louis-Philippe et déclarant après avoir confondu son complice: « Dîner ! oh ! J'ai dîné aujourd'hui. J'ai coupé le cou à Pepin. »⁷⁹ fait partie de ces mots lugubres dénotant la sensibilité de Hugo aux frontières indécises du rire. Il est précédé d'un mot carnavalesque et peu vraisemblable qui semble de l'auteur, le peuple étant ici le porte-parole involontaire de l'anticléricisme hugolien:

Mon mot d'ordre, dit le prêtre, c'est : Rome.
Et c'est le mien aussi, dit le soldat. Hé, buvetier ! du rhum, s'il vous plaît, et du meilleur !⁸⁰

Proximité avec la nature, vigueur, trivialité, naïveté, facétie ou côtés inquiétants caractérisent l'esprit populaire. Les échos en sont glanés par un Hugo folkloriste de l'actualité, à l'écoute de murs qui ont encore la parole. Lors des élections de l'hiver 1848, les « malices d'afficheurs » naissent du rapprochement entre deux messages : coller le placard « de la Montagne » au-dessus d'une « affiche annonçant en grosses lettres *Les Pirates* », c'est faire sens par delà les mots⁸¹. Hugo constate que chaque parti défend son point de vue politique à l'aide de chansons qu'il consigne scrupuleusement. Au peuple rouge des faubourgs parisiens répondent les banlieues plus modérées et favorables à l'empereur :

Veux-tu un canaille ?
Vote pour Raspail.
Veux-tu un coquin ?
Prends Ledru-Rollin.
Veux-tu du mic-mac ?
Vot' pour Cavaignac.
Mais veux-tu le bon ?
Prends Napoléon⁸².

Hugo, qui recevait et encourageait certains poètes ouvriers, s'avère tout aussi curieux de la poésie spontanée de la rue qui ne s'embarrasse pas de règles académiques mais s'avère solidement charpentée par la structure répétitive des questions et des réponses, par

79. Il s'agit de son complice dont il veut tirer vengeance (*Le Temps présent jusqu'en 1844*, éd. citée, p. 788).

80. *Ibid.*, p. 787.

81. *Le Temps présent* III, 1848, éd. citée, p. 1125.

82. *Ibid.*

les effets sonores de la rime plate à valeur analogique, homophonie valant homologie. Sans doute Hugo a-t-il été séduit ici par la remotivation du patronyme, lui qui aime à trouver des mots dans les noms propres et, dans Proudhon, du Joseph Prudhomme⁸³.

Désireux de parler avec le peuple, selon l'expression de Ludmila Wurtz, Hugo relève les mots d'esprit de ceux qui sont doublement petits, les enfants du peuple. Les Gavroche de *Choses vues*, entonnant des chants révolutionnaires, sont les vivants symboles d'un avenir républicain. Cette maturité, on la retrouve dans le Gavroche des *Misérables*, dont les formules reflètent la sagesse et le stoïcisme du pauvre. Cette sagesse héroïque⁸⁴, c'est le rire. Le sens de l'à-propos est l'héroïsme de l'enfant face à un monde hostile. A un passant mécontent de voir ses bottes éclaboussées, Gavroche répond : « – Le bureau est fermé, [dit Gavroche,] je ne reçois plus de plaintes⁸⁵. »

Contrairement à la pointe classique, l'esprit peuple n'est pas conçu sur mesure et, parfaitement anonyme, peut s'adresser à tous les mécontents. C'est du prêt à sourire. La réplique du petit Parisien à ses deux compagnons d'infortune, couvés d'un œil malveillant par le boulanger qui a reçu leur sou, est piquante à l'insu du personnage : « – Rentrons dans la rue, dit Gavroche⁸⁶. »

Le comique du trait, d'ailleurs tempéré par un misérabilisme social dont la pointe touche le cœur, repose sur l'impropriété sémantique. Ici, un complément contenant le sème « extériorité » est appliqué à un verbe appelant un complément caractérisé par le sème « intériorité ». Ce trait d'esprit est involontaire et perceptible au seul lecteur. Les polarités « intériorité/extériorité » sont inversées pour Gavroche par rapport à celles du lecteur qui possède un logis. A côté du prêt à rire et de l'esprit involontaire, l'originalité dans le sens de l'à-propos peut fuser de manière inattendue. Alors que Montparnasse demande à Gavroche de deviner où il va, ce dernier répond : « A l'abbaye du Monte-à-Regret »⁸⁷, c'est-à-dire à l'échafaud. Gavroche a le sens de la répartie. On reconnaît bien là l'héroïsme de l'esprit populaire qui

83. « Le terrible socialiste de la Propriété-c'est-le-vol a un côté niais ; de face, c'est Croquemitaine, de profil c'est un bourgeois. Il y a deux choses dans M. Proudhon : M. Proudhon et M. Prudhomme. » (*Le Temps présent*, V, 1852-1870, p. 1307)

84. Gracian identifie l'art de la pointe à une forme d'héroïsme, présent dans *La Légende des Siècles* (voir l'article de Florence Naugrette, ouv. cité, p. 161).

85. *Les Misérables*, IV, 6, 2 ; éd. citée, p. 749.

86. *Ibid.*, p. 751.

87. *Ibid.*, p. 752.

consiste à jouer avec l'épée de Damoclès – forme de conjuration ? – et avec les frontières du comique. L'intérêt de Hugo pour l'esprit peuple, la délégation de la pointe héroïque aux « pauvres Gens » dans *La Légende des Siècles*⁸⁸ et, dans *Les Misérables*, l'humour héroïque de Gavroche, sont des arguments que l'on peut avancer au profit d'une libération et d'une démocratisation progressives de la langue dans l'œuvre de Victor Hugo.

Le lecteur de *Choses vues* coopère au rapprochement significatif des anecdotes et à la constitution progressive d'une galerie de portraits dont la mémoire ravivée par la cruauté des jeux d'esprit doit rester éternellement jeune. Dans *Choses vues*, l'éparpillement n'est que de surface. Quand bien même l'ordre du recueil tel qu'il se présente aujourd'hui au lecteur l'inviterait à suivre l'invisible fil des jours, l'écriture fragmentaire est pleinement assumée et revendiquée par l'auteur entonnant l'éloge de la brièveté, engagé parallèlement à son combat pour la vérité dans une lutte contre le blanc-néant. Le programme sans limites énoncé dans la préface des *Orientales* n'interdisait rien au génie, pas même les mosaïques. Sous la monarchie de Juillet, le petit fait et la chute formulaire sont à l'image d'une Histoire vue de ses coulisses que rapetissent la définition par réduction et le mot-valise ; mais, de mineurs, les genres du fragment, de l'anecdote, du mot d'esprit, les mots du peuple, de la tribune et des assassins n'ont que le nom puisque les conserver, c'était compléter le grand puzzle de l'histoire, satisfaire une exigence de liberté, de totalité et de justice. L'auteur de *Napoléon le Petit* et de *Choses vues* ne range pas les jeux d'esprit parmi les arts mineurs mais parmi les arts démocratiques qu'il associe à la liberté d'expression. Instrument didactique par sa facilité, le calembour permet en effet de restaurer la vérité. Bien que tenté par les délassements précieux lorsqu'il est d'humeur galante, Hugo rénove l'art du mot d'esprit d'après des critères romantiques. Le mot, qui n'est jamais aussi *bon* que lorsqu'il est méchant, se prêtait en effet au brouillage de toutes les conventions esthétiques et morales, une confusion volontaire déjà recherchée par le romantisme allemand.

88. « Cette démocratisation s'effectue aussi, tout simplement, par le geste même de laisser parfois au peuple le soin d'énoncer la pointe finale. Le poème inclut sa geste dans la marche de l'histoire, comme il inclut le langage ordinaire dans le langage poétique, et le familier dans le sublime » (Florence Naugrette, article cité, p. 173).